



LA FRANCE DU XIXEME SIECLE A TRAVERS BALZAC

Auteur : Eloy Rodríguez Fernández

Directeur : Dr. José Luis Aja Sánchez

5 juin 2018

Universidad Pontificia Comillas (Madrid)

TRABAJO DE FIN DE GRADO – TRADUCCIÓN E INTERPRETACIÓN

Remerciements

En guise de remerciements, je tiens à mentionner le directeur, Dr. José Luis Aja Sánchez, qui m'a guidé et corrigé tout au long de l'élaboration de ce mémoire et m'a fait part de nombreuses informations que j'ignorais sur le sujet, à Dr. José María Marco Tobarra, le directeur de mon autre mémoire, qui m'a prêté *Le dictionnaire de personnages fictifs* ainsi que *Balzac par lui-même*, en s'intéressant au déroulement de cette étude en tant qu'amateur lui-même de Balzac, et finalement à mon ami Victor van Gucht, qui m'a aidé à corriger la grammaire, les fautes et les aspérités de mon français dans le mémoire, afin de le peaufiner.

En guise d'hommages, je dédie ce mémoire à ma mère, elle qui m'a nourri, vêtu, éduqué, aimé et inspiré le goût pour les langues et la littérature ; sans elle, je ne serais sans doute pas la personne que je suis aujourd'hui et ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Après avoir entamé la lecture des chefs-d'œuvre de Dostoïevski, c'est ma mère qui me fait découvrir la littérature balzacienne en me conseillant son œuvre et en mettant le bémol sur ses fascinantes descriptions psychologiques des personnages, elle qui est experte en la matière. Depuis, pendant déjà deux ans, j'ai dévoré les romans de la *Comédie* et je ne suis pas prêt d'arrêter. C'est pourquoi, pour ces raisons ainsi que mille autres, ce mémoire t'est dédié par celui qui te sera toujours reconnaissant et à jamais

Ton fils,

Eloy

Table des matières

Liste des abréviations utilisées dans ce mémoire	5
Sujet du mémoire et motivation	6
Introduction à l'œuvre d'Honoré de Balzac, <i>La comédie humaine</i>	7
L'amour et le pouvoir, aspirations ultimes chez Balzac ?.....	13
Thèse et méthodologie	16
Description de personnages.....	17
Comtesse de Mortsauf – la femme vertueuse et religieuse	17
Diane de Maufrigneuse – la femme comédienne, mais femme aimante malgré elle	23
Eugène de Rastignac – le parvenu de province ambitieux.....	30
Henri de Marsay – l'homme d'État.....	36
Conclusions	42
Romans de Balzac.....	46
Bibliographie	46

Liste des abréviations utilisées dans ce mémoire

- + AEF = *Autre étude de femme*
- + CA = *Le cabinet des antiques*
- + CB = *La cousine Bette*
- + CM = *Le contrat de mariage*
- + DA = *Le député d’Arcis*
- + F = *Ferragus*
- + FE = *Une fille d’Ève*
- + Fyo = *La fille aux yeux d’or*
- + In = *Interdiction*
- + IP = *Illusions perdues*
- + H = *Honorine*
- + Lys = *Le lys dans la vallée*
- + MD = *La muse du département*
- + MM = *Modeste Mignon*
- + MN = *La Maison Nucingen*
- + Pch = *La peau de chagrin*
- + PG = *Le Père Goriot*
- + S&M = *Splendeurs et misères des courtisanes*
- + SPC = *Les secrets de la princesse de Cadignan*

Sujet du mémoire et motivation

Ce mémoire porte sur l'œuvre d'Honoré de Balzac, *La comédie humaine*. En repassant les traits les plus caractéristiques de l'œuvre, ce mémoire se propose comme objectif d'offrir un aperçu du monde décrit par l'écrivain. Pour ce faire, ce mémoire suit une approche holistique qui sera axée sur la pensée et la vie de l'écrivain ainsi que sur la description de personnages qui paraissent dans l'œuvre à plusieurs reprises. Tout en se focalisant sur un nombre réduit de théories et de personnages, la portée du mémoire touche et décrit incidemment des passages de certains romans de Balzac ainsi que d'autres personnages qui interagissent avec ceux décrits, et est empreinte de la pensée de l'époque dans nombreux domaines (par exemple, dans la politique, les affaires, l'amour et la religion). Le contenu, donc, n'est pas limité par l'approche ; il est élargi par celle-ci. Cela dit, pour les connaisseurs de la littérature balzacienne, ce mémoire ne fera probablement que confirmer leurs connaissances, plutôt que véritablement les amplifier. C'est pourquoi, en toute honnêteté, ce mémoire, quoique peut-être original, sera plus didactique pour les initiés, amateurs ou voire même curieux, qui s'intéressent à l'œuvre et la vie de Balzac.

La raison d'écrire ce mémoire n'est autre que de faire un constat sur les connaissances de l'œuvre, tout en rendant hommage à Balzac. Ce romancier français fait partie des auteurs universels les plus distingués de l'histoire de la littérature et cela se justifie par l'étendue de son œuvre, la pureté de son style, la précision de ses descriptions, sa capacité inventive et, surtout, par le fait d'avoir porté toute une époque dans sa tête et avoir su l'immortaliser à l'écrit. En faisant usage de sa capacité débordante de toiser les hommes et s'imprégnant de toute sorte de philosophies et théories, Balzac nous décerne aujourd'hui une quantité innombrable de romans qui recèlent des descriptions sur la psychologie humaine, les sentiments et toute sorte de raisonnements, qui pour la plupart demeurent applicables à l'époque actuelle. C'est pourquoi l'auteur de ce mémoire, après avoir lu une grande partie de l'œuvre comme loisir, s'est proposé de faire une recherche cette fois académique et non seulement à titre personnel, tout en essayant de faire partager son attachement pour le romancier et étendre les connaissances sur l'œuvre et sur certains de ses personnages clés.

Introduction à l'œuvre d'Honoré de Balzac, *La comédie humaine*.

Né en Touraine en 1799 et issu d'une famille bourgeoise, Honoré de Balzac traverse une enfance et une adolescence dépourvues de chaleur familiale. Sa mère, Laure Sallambier, issue de la bourgeoisie parisienne, prodigue de soins le beau-frère aîné d'Honoré, Henry, pour qui elle s'avisait de construire un futur prometteur dans les hautes sphères de la société, en dépit de celui de Balzac. Ce dernier, de son côté, forge sa personnalité entre le mépris de sa mère, la solitude d'une vie de pensionnat vécue loin de sa famille, les romans qui tombent entre ses mains et, surtout, comme Stefan Zweig le fait observer dans son récit *Les trois maîtres*, en ayant la figure révolutionnaire et rocambolesque de Napoléon Bonaparte et ses prouesses comme références (Zweig, 1995, p.9). Loin d'être une coïncidence vis-à-vis de l'œuvre et de la vie de l'auteur, l'époque impériale n'est autre que la réalité que vit Balzac jusqu'à ses seize ans, c'est-à-dire, jusqu'à la Restauration de 1815, période durant laquelle sa personnalité commence à se façonner.

La confluence de ces facteurs produit un impact non négligeable chez l'écrivain. N'ayant autre compagnie intime que les livres, Balzac s'imprègne de sensations, d'expériences de personnages, de philosophies d'autres temps, d'histoires de campagnes militaires, de références géographiques, enfermé dans la pension Lepître. Il nage dans un monde virtuel, éperdu dans l'incompréhension que lui suscite la froideur de sa mère, essayant de trouver les raisons qui justifient d'attitudes semblables. On retrouve ces sensations notamment dans *Le lys dans la vallée* avec Félix de Vandenesse, personnage dont se sert l'auteur pour reproduire une partie de son enfance et adolescence, toutes deux marquées par la sensation d'abandon de sa mère, l'introspection et la timidité dans les relations sociales. De part et d'autre, la *Comédie* contient aussi des références à la mère de Balzac par le biais de mères froides et distantes.

Toutefois, cette époque contribue certainement aussi à développer la sensibilité qui le caractérisera plus tard et qui reste inouïe parmi les auteurs de romans, d'autant plus parmi ceux qui recherchent le cœur humain et les passions qui le meuvent. Une sensibilité pour puiser dans l'intimité des hommes et des ressorts des passions qui est

accompagnée de l'inspiration répandue par Napoléon, non seulement dans la vie de Balzac mais aussi dans les cœurs de milliers de jeunes français de l'époque, qui prouva que toute personne, aussi démunie soit-elle, est capable de soumettre le monde à ses pieds. Cette combinaison, donc, constitue les traits distinctifs par excellence de l'auteur.

Mais encore, Balzac est aussi atteint d'une soif insatiable de décrire le monde qui l'entoure, les hommes qui le peuplent et les sentiments qu'ils ressentent, tout en s'intéressant de façon particulière aux passions les plus exaltées et aux rouages de la société. Ainsi, *La comédie humaine* enferme un monde rempli de paysages de provinces, de personnages de toute sorte et profession, de sentiments humains, d'amour, de principes, de moralité, de politique, de la ville de Paris en pleine éclosion intellectuelle, du rôle de l'argent dans les relations et dans la vie, de son influence, des intérêts, de la religion, de la bourgeoisie, de l'aristocratie... Cette œuvre, colossale en termes de magnitude, reflète avec soin la France de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Elle recrée un monde qui lui est parallèle et qui représente une image fidèle non seulement à l'époque, mais aussi au regard de l'auteur.

En effet, ce prisme balzacien, capable de repérer le moindre détail d'une gargouille d'une église, de décrire les sentiments les plus réprimés avec précision chirurgicale, d'expliquer rigoureusement les procédés mécaniques des imprimeries ou techniques des ventes boursières, et à travers lequel se filtre cette société, est forcément empreint à la fois de la personnalité de l'auteur et de son parcours vital. C'est ainsi qu'on retrouve un monde peint à l'image de la France de l'époque, mais aussi modelé selon les desseins de l'auteur. Cette précision, loin de mettre en question l'objectivité de l'œuvre, n'a pour but qu'établir un parallèle entre celle-ci et la vie de Balzac.

Par où pourrait-on commencer ? L'immensité de *La comédie humaine* et l'évolution de Balzac comme écrivain pourraient nous induire à suivre un discours linéaire et tracer des similitudes entre les deux au fur et à mesure qu'elles avancent dans le temps. Ainsi, nous pourrions analyser ses années comme étudiant en Droit à l'université, mais aussi la période pendant laquelle il travailla comme clerc de notaire à Paris. Pendant ce temps, il découvrit l'envers de la vie parisienne à travers les secrets familiaux qui sont avoués aux notaires, ainsi que sa véritable passion, qui n'est autre que

devenir un écrivain célèbre et par ce biais atteindre la gloire (Mauprat, 1991). Tout au long de l'œuvre, d'ailleurs, l'auteur fait preuve de ses connaissances en Droit en décrivant toute sorte de procédés légaux, comme par exemple dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, où Balzac narre l'arrestation et mise en examen de Lucien et de Vautrin, ainsi que dans *Le colonel Chabert*, *Le notaire*, *Illusions perdues*, et bien d'autres. Ou aussi, peu de temps après avoir fini ses études, il nous fait part de la complexité de ses débuts dans le monde littéraire, présente notamment dans *Illusions perdues*, un des plus longs romans de l'auteur où il retrace l'entrée dans ce monde de la main de Lucien Chardon (ou de Rubempré, selon l'usage). Il y décrit toutes les difficultés que cela entraîne, notamment en l'absence de contacts qui puissent parrainer la publication d'un roman. Cette période, tout comme chez Lucien, se caractérise par les échecs littéraires avec les éditeurs, les dettes contractées avec des créanciers et les va-et-vient dans les journaux politiques d'une idéologie ou autre (Rodríguez Martín, 2006).

Cependant, cette perspective linéaire ne tiendrait pas compte de l'œuvre comme un ensemble. En attribuant chaque trait à une période quelconque de la vie de l'auteur, on perd un champ de vision qui perçoit la *Comédie humaine* précisément comme Balzac prétendait qu'elle le soit (peu importe qu'il l'ait précisé après avoir entamé la tâche), à savoir : comme un ensemble organique vivant, évoluant au gré du temps, doté de personnages archétypes et complexes d'un point de vue psychologique et qui, à cet égard, reproduit la réalité que vivait l'auteur. Dans ce monde, où les personnages reparaissent dans plusieurs romans et à plusieurs étapes de leurs vies, Balzac voulait rendre compte de la société dans toute son étendue et les particularités qui distinguent les hommes et les femmes, compte tenu des relations qu'ils entretiennent et du fait que, contrairement aux animaux, le mâle et la femelle ne sont que rarement le contraire de l'autre¹ (Balzac, 1842b). En effet, Balzac se montre ainsi comme un génie qui révèle et dénude la société, analysant, entre autres, les relations entre époux, amants, parents-enfants, toutes les difficultés humaines et sentiments qui pourraient survenir à cet égard, les différentes personnalités que l'on peut retrouver en société et les intérêts qui poussent les gens à agir. Enfin, comme dirait Gaëtan Picon,

¹ Balzac justifie ainsi le but d'écrire la *Comédie* dans son avant-propos.

Balzac prétend « *édifier un système intemporel bâti à la lueur de vérités éternelles* » (Picon, 1959, p. 59).

Sous ce rapport, Balzac imprime son vécu et se concentre sur les sujets et les classes sociales qui attirent son attention plus particulièrement. C'est ainsi que l'on remarque, tout au long de l'œuvre, la présence généralisée de l'aristocratie et de personnages qui débordent de l'esprit. Ce n'est pas une coïncidence : d'un côté, Balzac a longtemps cherché à s'introduire dans les milieux aristocrates et fréquenter les salons de différentes dames, car il se montrait particulièrement attaché aux valeurs qu'ils représentaient et à leur statut dans la société. Cela dit, Balzac, issu comme on l'a dit d'un milieu bourgeois, a longtemps souffert la divergence sociale qui le séparait des aristocrates en traitant avec eux, au point d'ajouter la particule « de » à son nom de famille ou d'acheter des voitures et autres accessoires qui rehausseraient son statut (par exemple, la fameuse canne dite « Canne aux turquoises » qu'il acheta à un très haut prix en 1834 pour ne pas passer inaperçu dans les salons). D'ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles Mme. Hanska, une aristocrate polonaise qui devint l'épouse de Balzac en 1850, l'année de sa mort, avait des réticences vis-à-vis de leur mariage (Studyrama, 2006).

En ce sens, il est important de prendre conscience qu'au XIX^{ème} siècle les conceptions sociales étaient fortement enracinées et que l'aristocratie était la couche dominante et la plus instruite en lettres et en arts. Selon les aristocrates, exercer des métiers industriels ou qui exigent le travail à la main était considéré ignoble. Ainsi, elle méprisait les couches restantes, notamment la bourgeoisie et le prolétariat, au point de considérer comme inapproprié de se mélanger avec elles. Cependant, il est vrai aussi que ces mélanges, quoique douloureux et parfois pénibles, comme on le remarque quelquefois dans l'œuvre (par exemple, quand Lucien fréquente le salon de Madame de Bargeton), ne sont pas exceptionnels. D'ailleurs, ils deviennent de plus en plus fréquents avec le temps, étant donnée la montée en puissance de la bourgeoisie au détriment du pouvoir détenu par l'aristocratie. Ce nivellement des puissances encourage sans doute ces rencontres, mais d'une façon irrégulière : certains nobles refusent catégoriquement de se mélanger avec les bourgeois par principe ; d'autres entendent qu'il s'agit de leur propre survie, car l'argent acquiert une importance croissante.

De l'autre côté, le génie des personnages balzaciens obéit à deux raisons. En premier lieu, Balzac s'attachait particulièrement aux natures semblables à la sienne, à savoir : pleines de force d'esprit, de volonté de fer, qui vivent intensément, triomphantes dans leur domaine et, pourquoi pas, ennemies de la médiocrité. Il s'y attachait et voulait en tirer profit : d'après Théophile Gautier, « *un des rêves de Balzac était l'amitié héroïque et dévouée, deux âmes, deux courages, deux intelligences fondues dans la même volonté* », raison pour laquelle il créa l'association *le Cheval rouge* avec des amis (Gautier, 1859). La nature de cette association équivaut à celle des « *Treize* » qui apparaît dans la *Comédie*. Selon Balzac, il s'agit de :

« Treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins » (F)².

Entre eux se trouve notamment Henri de Marsay, un personnage qui sera analysé plus en détail dans ce mémoire.

La deuxième raison réside dans le besoin d'exagération dramatique sur lequel repose le succès de l'œuvre. Baudelaire en était conscient et en parlait ainsi :

« Depuis le sommet de l'aristocratie jusqu'aux bas-fonds de la plèbe, tous les acteurs de sa Comédie sont plus âpres à la vie, plus actifs et rusés dans la lutte, plus patients dans le malheur, plus goulus dans la jouissance, plus angéliques dans le dévouement, que la comédie du vrai monde ne nous les montre. Bref, chacun, chez Balzac, même les portières, a du génie » (Baudelaire, 1852, p. 282).

Tout comme Balzac lui-même l'a reconnu dans son avant-propos, les lecteurs de littérature réaliste ne chercheraient pas seulement des histoires qui reflètent leurs

² La dernière page de ce mémoire contient une liste des abréviations utilisées.

quotidiens ou avec lesquelles ils puissent s'identifier. Ils espéraient aussi être engagés, qu'on leur fasse part de situations trépidantes, de personnages passionnants et intenses, d'expériences d'autrui desquelles s'inspirer ; bref, qu'ils retrouvent, dans des récits vraisemblables, des vies et des aventures stimulantes (Balzac, 1842b).

C'est donc à travers ces filtres —ou priorités— que se construit l'ensemble de la *Comédie* et que l'on reconnaît le parcours de l'auteur. De caractère sympathique d'après les uns, extravagant d'après les autres, Balzac s'érige aujourd'hui comme un génie inépuisable dans sa création, qui nous a décerné un héritage riche en références de toutes sortes, qu'elles soient historiques, culturelles, économiques ou même autobiographiques. Après tout, quelle meilleure façon de s'instruire vis-à-vis de la société française du XIXème siècle qu'en lisant des romans qui figent des images, entretiennent le lecteur et traitent des sujets éternels comme l'amour, la haine et les relations familiales ? Mais aussi, quel meilleur écrivain que Balzac pour ce faire ? N'est-il pas le plus complet, rigoureux et reconnu dans ce domaine ?

Eh ! bien, ce mémoire se fixe pour but d'introduire le lecteur à ce monde dépeint par Balzac. Compte tenu de la dimension gigantesque de l'œuvre et des limitations spatiales de ce mémoire, le sujet sera traité d'une façon restreinte mais rigoureuse, en décrivant certains acteurs de cette *Comédie*, choisis en fonction du trait distinctif qui les caractérise ou du fait qu'ils soient devenus un archétype littéraire (p.ex. : Eugène de Rastignac constitue le prototype du parvenu de province, qui arrive à Paris et recèle une ambition débridée). De façon à orienter la lecture de ce mémoire et établir des parallélismes avec les personnages décrits, la rubrique suivante analysera de manière succincte et focalisée la pensée de Balzac, en tenant compte de ses aspirations vis-à-vis du pouvoir et de l'amour. Ainsi, ce mémoire offre un aperçu de l'œuvre de Balzac et de la France de la première moitié du XIXème siècle d'après celui-ci, et réunit un échantillon de personnages aussi complet et représentatif de l'œuvre que possible dans les paramètres exposés ci-dessus. Les personnages décrits seront les suivants :

- Comtesse de Mortsauf.
- Duchesse de Maufrigneuse
- Eugène de Rastignac.
- Henri de Marsay.

L'amour et le pouvoir, aspirations ultimes chez Balzac ?

« Rien, rien que l'amour et la gloire ne peut
remplir la vaste place qu'offre mon cœur »

Balzac, 1819 (dans Mauprat, 1991)

Ce qu'il affirma en 1819 restera vrai durant sa carrière littéraire et politique ; en 1832, d'ailleurs, il réaffirme ses propos dans sa correspondance avec Zulma Carraud (Mauprat, 1991). Tout au long de l'œuvre de Balzac, on perçoit une certaine conception de l'amour et des différentes façons d'atteindre le pouvoir. Nombreux sont les ouvrages où l'on retrouve ces sujets et ce n'est sans doute pas une coïncidence. En ce qui concerne le premier, la *Comédie* est imprégnée de références et d'histoires où l'amour est à la clé, d'une façon analogue au vécu de l'auteur. Par rapport au deuxième, Balzac a en effet toujours senti une faiblesse envers les grands hommes, en particulier vis-à-vis des nobles et des riches bourgeois arrivistes. C'est pourquoi son œuvre est empreinte non seulement de ce type de personnages, mais aussi des calculs et alliances mis en place afin d'atteindre les hautes sphères de la société. Que ce soit avec Lucien, madame de Beauséant ou Vautrin, Balzac souligne souvent cet aspect calculateur et stratège. Afin de grimper dans l'échelle sociale, selon lui, il faudrait s'affilier au parti gagnant et calculer froidement. La politique ne serait donc pas juste une question d'affinité idéologique, mais surtout un moyen de percer dans la société.

C'est un sujet que l'on retrouve aussi bien dans son œuvre que dans sa vie. Balzac a souvent fait l'objet de débats par rapport à son affiliation politique. Bien que bonapartiste dans sa jeunesse, Balzac a postérieurement été perçu comme un légitimiste, c'est-à-dire, proche aux parti monarchiste. Cela dit, et il s'agit ici d'une séquence d'évènements qui sont reproduits dans la vie de Lucien de Rubempré dans *Illusions perdues*, ce penchant légitimiste n'a pas empêché Balzac d'écrire dans des revues libérales en 1829 et 1830 telles que *La mode*, pour défendre, entre autres, la distribution des rentes pour élever le niveau de vie des masses, en se contredisant par rapport à des idées défendues auparavant et à d'autres postérieurement (Rodríguez Martín, 2006). Selon Ruth Rodríguez, cette divergence d'opinions n'obéirait pas à une évolution de sa pensée politique, mais plutôt à ses calculs : en public, il s'adapterait aux tendances contemporaines pour préserver ses intérêts ; tandis que dans le domaine

privé et littéraire, il ne cachait pas son affinité pour la monarchie et les gouvernements forts et autoritaires (Rodríguez Martín, 2006). D'ailleurs, lors de la rédaction de l'avant-propos de la *Comédie* en 1842, il se déclare monarchiste et catholique (Balzac, 1842b).

La politique s'agit donc pour Balzac d'une sorte de mariage convenance, où les amants, les trahisons et les divorces sont permis, ainsi que d'un instrument au service des intérêts personnels (Rodríguez Martín, 2006). Le but ultime étant d'atteindre la gloire, les calculs et les démarches sont nécessaires et pas juste permis. Maintenant, le pouvoir selon Balzac est conçu d'une façon très spécifique : compte tenu de son vécu, notamment par rapport à ses parents et les idées qu'ils entretenaient, Balzac considérait que pour triompher il fallait être soit noble soit riche et *a priori* les deux (Rodríguez Martín, 2006). Quand il écrivit sous un portrait de Napoléon « *Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume* » (Zweig, 1995, p.13), Balzac ne se laissait donc pas duper par le pouvoir de la plume : il était conscient qu'il lui fallait aussi des rentes et s'ennoblir, ce qu'il commence à faire notamment à partir de 1830, en signant par exemple ses ouvrages et articles en tant que « de Balzac ».

En ce sens, Balzac considérait le mariage comme un moyen excellent pour franchir des échelons sociaux et accroître ses rentes. Fidèle à son esprit calculateur et arriviste, conclure un mariage avec une fille riche et noble constituait une aspiration chez Balzac qu'il ne s'efforçait pas de voiler. Que ce soit avec la marquise de Castries d'abord ou madame Hanska ensuite, Balzac tente de contracter des mariages afin de satisfaire ses désirs personnels et atteindre la gloire en s'enrichissant (Rodríguez Martín, 2006). C'est un aspect que l'on retrouve aussi parmi les acteurs roués de la *Comédie*, notamment chez de Marsay et Rastignac, où cette conception dicte parfois la conduite des affaires amoureuses des personnages.

Cependant, cette conception du mariage entre quelquefois en collision avec l'idée de l'amour et des plaisirs qu'entretenait Balzac. En effet, bien que Balzac ait goûté aux saveurs les plus amères que puisse offrir l'amour, comme en est l'exemple son aventure avec la marquise de Castries, sa confiance parfois aveugle dans l'amour véritable demeure intacte (Picon, 1959, p. 66). Balzac ne cesse de poursuivre cette idée, comme si un rêve romantique de jeunesse hantait son existence. Et c'est précisément son idylle avec madame Hanska qui fait renaître ce désir ardent : dorénavant il inspirera

l'évolution de son œuvre dans sa facette amoureuse. D'après G. Picon, il y verse désormais « *le rêve exaspéré de l'amour absolu, l'éveil furieux de la sensualité, le sentiment de l'usure des forces créatrices que consume le désir insatisfait* » (Picon, 1956, p. 61). D'ailleurs, il reconnaît dans une lettre adressée à Eve en 1845 d'avoir introduit des lignes dictées entièrement par elle ; c'est-à-dire, inspirées par son amour. Ces lignes sont les suivantes :

« *L'amour, l'immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes, et le plaisir, cette vulgarité vendue sur la place, sont deux faces différentes d'un même fait. La femme qui satisfait ces deux vastes appétits des deux natures est aussi rare, dans le sexe, que le général, le grand écrivain, le grand artiste, le grand inventeur le sont dans une nation* » (CB).

Balzac concevait donc l'amour absolu comme un idéal auquel aspirer et par lequel élever son âme. Mais pas sous n'importe quel décor. Balzac enfante à plusieurs reprises le rêve de l'amour absolu entouré de soie, d'or, de bijoux, dans des hôtels et des boudoirs luxueux qui témoignent la plus haute finesse du goût et qui flattent la vanité et les sens. D'après T. Gautier, d'ailleurs, l'énivrant boudoir de Paquita qu'il décrit dans *La fille aux yeux d'or* correspond à son salon de la rue des Batailles avec « *la plus scrupuleuse fidélité* » (Gautier, 1859). En effet, comme dirait Balzac, « *tout amour absolu veut sa pâture* » (H). Balzac aurait sans doute voulu mettre Ève, son idole, « *dans un nouveau temple où elle puisse croire à une vie entièrement nouvelle* » car il « *aime en poète et en empereur !* » (H).

Cela dit, cette conception de l'amour absolu est tirée de l'épuisement que suppose avoir cédé aux plaisirs et aux tentations des courtisanes dans le passé (Picon, 1959, p. 62-64). En effet, avant d'avoir accédé aux plus hautes sphères du plaisir que réserve l'amour, Balzac n'a pas lésiné sur les plaisirs qu'offrent les courtisanes : c'est d'ailleurs la deuxième face du fait de l'amour auquel il fait référence dans *La cousine Bette* ! La retenue que suscite l'amour chez Balzac est contrebalancé par la fureur que cause la tentation de l'amour par la chair. On se souvient du sentiment de débauche exprimé par de Marsay : « *Quelle que fut la puissance de ce jeune homme et son insouciance en fait de plaisirs, malgré sa satiété de la veille, il trouva dans la Fille aux yeux d'or ce sérail que sait créer la femme aimante et à laquelle un homme ne renonce*

jamais » (FYO). D'après Balzac, cette pente vers la débauche, « *ce monstre admirable avec lequel veulent lutter tous les esprits forts* » (Pch, Ch. I), fait partie des rares sentiments présents chez l'homme et se manifeste aussi bien dans l'amour que dans « *la Guerre, le Pouvoir et les Arts* » (Pch, Ch. II).

Il y a donc chez Balzac une séparation entre la femme aimée et la femme rêvée. Bien qu'il enfante l'amour véritable en fait de plaisirs, Balzac cherche un idéal de difficile accès, à savoir : « *un amour fou, la femme à la fois ange et courtisane, maternelle et soumise, dominatrice et dominée, [...] à la fois grande dame et complice* » (Picon, 1959, p. 61). Cependant, Balzac est conscient que « *ce mystérieux androgyne, cette rareté, [...] la plupart du temps se trouve être un ouvrage en deux volumes* » (CB). Chez Balzac, donc, l'insatisfaction que suscite le fait de ne pas rencontrer cette femme idéale pourrait peut-être expliquer à la fois les élans de débauche dans son âge adulte et l'idéalisation d'Ève après leur rencontre. En tout cas, ça fournit le décor pour comprendre la dichotomie qu'existe dans son œuvre entre la courtisane et la femme idéale. Après tout, Balzac dégage l'idée que l'amour n'assouvit pas toujours les désirs immédiats, raison pour laquelle on se tourne vers le plaisir. Ou comme dirait son contemporain Heinrich Heine en 1827 :

*« Himmlisch war's, wenn ich bezwang
meine sündige Begier,
aber wenn mir es nicht gelang,
hatte ich auch ein groß Pläsier »³*

Thèse et méthodologie

Ce mémoire veut souligner les parallélismes qui existent entre les différentes conceptions sociales de Balzac, surtout en amour et en termes de pouvoir, et les personnages qu'il décrit plus amplement. Pour ce faire, bien que dans des limites restreintes à l'intérieur desquelles l'auteur essaiera de ne pas réduire la portée de l'œuvre, ce mémoire décrira quatre personnages clés de la *Comédie*, en suivant leurs

³ « C'était divin, quand je réprimais / mon désir coupable / mais quand je n'y parvenais pas, / j'avais quand même un grand plaisir » [auteur inconnu] (Etkind, 1982, p. 6).

parcours dans l'œuvre à l'aide du *Dictionnaire de personnages fictifs* de Fernand Lotte, ainsi que des romans de Balzac.

Description de personnages

Comtesse de Mortsauf – la femme vertueuse et religieuse

La comtesse de Mortsauf, née Blanche-Henriette de Lénoncourt-Givry, représente dans l'œuvre de Balzac un exemple de femme qui est une épouse fidèle, une mère qui s'occupe chaleureusement de ses enfants et une fervente chrétienne. Mariée au comte de Mortsauf en 1804, c'est-à-dire, à l'âge de 19 ans, elle eût deux enfants : Jacques et Madeleine. Les quatre, vivant aisément grâce à la fortune de la maison de Lénoncourt et à la possession de certaines terres, habitent Clochegourde, une petite commune fictive située près de la ville de Tours. Cette famille jeune et gracieuse est toutefois à la merci du caractère violent et changeant du père, à qui la guérison d'une inflammation du mésentère avait entraîné des changements d'humeur et de l'hypocondrie (Lotte, 1952, p. 430).

C'est ainsi que les retrouve Félix de Vandenesse dans *Le lys dans la vallée*, après que M. de Chesnel, parent de celui-ci et ami des Mortsauf, fit les présentations. Cela dit, Félix avait déjà fait la rencontre de la comtesse madame de Mortsauf lors d'une grande réception à Tours, où Félix avait impétueusement embrassé son cou sous l'emprise d'un désir trop ardent qu'il ne pût contenir. La comtesse, bouleversée par l'arrivée de ce jeune-homme qu'elle ne comptait pas revoir, le pardonna et commença à faire sa connaissance. C'est ainsi que se déroule l'histoire racontée dans *Le lys dans la vallée*, où Félix fait part d'un récit autobiographique à Natalie, sa maîtresse, pour lui faire comprendre ses sauts d'humeur et sa personnalité en lui expliquant son vécu.

Dans ce récit, dans lequel la comtesse joue un rôle principal, contrairement au reste de ses apparitions dans la Comédie (*Illusions perdues*, *César Birotteau* et *Étude de femme*), on découvre la relation amoureuse entretenue entre elle et Félix. Loin d'être charnelle et ardente, elle se manifeste d'une façon chaste, recréant en quelque sorte ce qu'on appelle « l'amour courtois ». En côtoyant Clochegourde pour passer du temps avec la comtesse, Félix établit aussi une relation avec l'ensemble de la famille Mortsauf.

C'est ainsi qu'il devient ami des enfants, un compagnon de jeux du père ainsi qu'un confident de ses fausses maladies et, parallèlement, l'amant secret de la comtesse.

Une des vertus que l'on remarque chez la comtesse est sans doute sa capacité d'encaisser les coups et maintenir ainsi sa famille dans le droit chemin. En dépit de la maladie de ses enfants et du ton maladroit de son mari, madame de Mortsaufr tient les rênes de sa famille avec fermeté, consciente de l'importance de la tâche. Cela dit, ce sacrifice est à l'origine de ses souffrances, qui finiront par empirer son état de santé. En effet, le caractère orageux du père porte atteinte à la santé de la comtesse, qui résiste malgré elle à cette peine incessante. Après une mésentente avec son époux, c'est ainsi qu'elle décrit sa souffrance :

« Ah ! il me tuera, dit-elle. Cependant je veux vivre, ne fût-ce que pour mes enfants ! Comment, pas un jour de relâche ! Toujours marcher dans les broussailles, manquer de tomber à tout moment et à tout moment rassembler ses forces pour garder son équilibre. Aucune créature ne saurait suffire à de telles dépenses d'énergie. Si je connaissais bien le terrain sur lequel doivent porter mes efforts, si ma résistance était déterminée, l'âme s'y plierait ; mais non, chaque jour l'attaque change de caractère, et me surprend sans défense ; ma douleur n'est pas une, elle est multiple » (Lys)⁴.

Avec Félix, la comtesse trouve un certain répit, car elle y trouve un ami et un confident pour ses malheurs. Quoique finalement elle s'éprenne secrètement du jeune, la comtesse fait en sorte que cette relation ne franchisse jamais les limites de la décence. En effet, la comtesse est bien trop dévote à son mari et croyante pour céder à des caprices amoureux. Bien qu'elle soit consciente de son attachement pour Félix et de l'amour que celui-ci éprouve envers elle, elle s'efforce de garder les apparences et puise dans ses ressources pour trouver le courage nécessaire à résister. C'est ainsi qu'elle

⁴ Les citations issues des romans de Balzac n'incluent pas les pages où elles se trouvent. D'une part, en raison du nombre d'éditions différentes qui existent ; d'une autre, car l'auteur les a obtenues de sa liseuse *Kindle*, qui n'offre que la « position » et non la page. En l'absence de chapitres, les abréviations des romans seront citées uniquement.

convainc Félix de l'aimer comme sa tante, après lui avoir permis de l'appeler Henriette, un nom spécial utilisé par celle-ci :

« – Hé ! bien, répondis-je, dites-moi franchement comment vous voulez que je vous aime.

– Aimez-moi comme m'aimait ma tante, de qui je vous ai donné les droits en vous autorisant à m'appeler du nom qu'elle avait choisi pour elle parmi les miens » (Lys).

Elle prétend ainsi dédier sa vie à sa famille, en prenant soin de ses enfants et les élevant convenablement. D'ailleurs, tout en refusant de se livrer à Félix, âgé d'à peine 21 ans à l'époque, elle rêve d'un jour le marier à sa fille Madeleine et de compter sur lui pour qu'il prenne soin de Jacques une fois arrivé à Paris pour lancer sa carrière. Parallèlement, la comtesse conçoit aussi un espoir vis-à-vis du jeune homme :

« – Quel espoir avez-vous ? lui dis-je en jetant des éclairs par les yeux.

– Mon ami, acceptez mon aide, élevez-vous, faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madeleine que vous tenez en ce moment » (Lys).

En effet, l'amour de la comtesse pour « ses trois enfants » l'incite à manœuvrer des plans à long-terme pour assurer leurs futurs. Quant à Jacques et Madeleine, ils sont encore très jeunes pour les acheminer vers les objectifs conçus par sa mère. En revanche, Félix est en âge de poursuivre une carrière politique fructueuse, de commencer à fréquenter des salons et donc à établir les relations sociales qui lui seront si utiles dans son futur. C'est pour cela que la comtesse lui présente sa mère, la duchesse de Lenoncourt, une personne très influente à Paris « *qui a le génie des affaires* » (Lys). Ainsi, elle prétend donner un appui social et politique à Félix, dont il aura besoin une fois arrivé à Paris, et qu'il n'allait pas recevoir de sa famille.

Cependant, la comtesse ne s'arrête pas là. Avant de partir définitivement à Paris, Félix reçoit une lettre de la comtesse où elle déploie toutes ses connaissances en lois sociales, qui permettraient à Félix de se diriger vers le droit chemin et d'assurer sa fortune dans le long terme. Tout au long de cette lettre, la comtesse aborde de nombreux sujets, entre lesquels on pourrait distinguer la philosophie de vie, la politique

des salons et l'attitude envers les femmes. Quant au premier sujet, la comtesse lui conseille d'« *obéir en toute chose à la loi générale, sans la discuter, qu'elle blesse ou flatte votre intérêt* » (Lys). Cela dit, il y est des lois qui ne sont pas écrites, d'ailleurs les plus importantes seraient les moins connues, et « *faillir à ces lois secrètes, c'est rester au fond de l'état social au lieu de le dominer* » (Lys). Dans ce contexte, la comtesse fait part de sa théorie de la société, selon laquelle l'individu ne doit pas se conduire de façon égoïste, ne songeant qu'à ses intérêts, mais « *ne se rien permettre ni contre sa conscience ni contre la conscience publique* » (Lys). Selon elle, cela signifie que « *la droiture, l'honneur, la loyauté, la politesse sont les instruments les plus sûrs et les plus prompts de votre fortune* » (Lys). Compte tenu de cela, la comtesse explique qu'il faut aussi ajouter des manières exquises pour plaire au monde. En ce sens, elle affirme que « *la vraie politesse implique une pensée chrétienne ; elle est comme la fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement* » (Lys).

Quant à la politique des salons, la comtesse fait part de plusieurs conseils. Concernant les promesses, il faut éviter d'en abuser. Il est préférable de refuser en ne laissant aucune fausse espérance quand on nous demande quelque chose qu'on ne sait pas faire, puis accorder ce qu'on veut octroyer : « *vous acquerrez ainsi la grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère* » (Lys). Ensuite, la comtesse lui conseille de n'être ni confiant, ni banal, ni empressé, car « *la trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter* » (Lys).

Quant aux amitiés, la comtesse affirme qu'on a que deux ou trois vrais amis le long de notre vie. C'est pour cela qu'il ne faut traiter tout le monde comme on traite nos amis, autrement ils pourraient se sentir trahis. Il faut donc garder une attitude « *ni froide ni chaleureuse, [et savoir] trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre* » (Lys). D'ailleurs, vis-à-vis des hommes il vaut mieux ne pas chercher à les plaire ; la froideur qui frôle l'impertinence est plus conseillée, car tout homme respecte celui qui le dédaigne. Ne s'appartenant pas toujours à Paris, une façon de se faire respecter est de se montrer « *dans toutes les sphères implacable dans vos dernières déterminations* » (Lys). Finalement, une règle fondamentale des manières est de garder un silence absolu sur soi. Au lieu de partager ses souffrances, affaires ou

plaisirs avec le monde, ce qui nous vaut une indifférence succédant à l'intérêt joué, pour gagner les sympathies et passer pour un homme aimable et spirituel il vaut mieux chercher des moyens de mettre en scène les convives. Ainsi : « *les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et quand vous serez parti chacun fera votre éloge* » (Lys).

Concernant les femmes, la comtesse lui conseille d'éviter la coquetterie et de cultiver les femmes influentes, c'est-à-dire, les vieilles femmes : « *elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but. Elles seront à vous de cœur ; la protection est leur dernier amour quand elles ne sont pas dévotes ; elles vous serviront merveilleusement, elles vous prôneront et vous rendront désirable* » (Lys). Concernant les jeunes, la comtesse est tranchante : « *Fuyez les jeunes femmes !* » (Lys). En soulignant qu'elle n'attache aucun intérêt personnel à ce conseil, elle explique son avis par rapport aux jeunes femmes. D'après madame de Mortsauf, elles sont :

« ... égoïstes, petites, sans amitié vraie, elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès [...] Aucune d'elles n'aura l'entente de vos intérêts, toutes penseront à elles et non à vous, toutes vous nuiront plus par leur vanité qu'elles ne vous serviront par leur attachement ; elles vous dévoreront sans scrupule votre temps, vous feront manquer votre fortune, vous détruiront de la meilleure grâce du monde. [...] Toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à demi corrompue qui vous corrompra » (Lys).

De façon à assurer son futur et sa fortune, Félix se doit de fuir les courtisanes et jeunes femmes intéressées qui ne feront que nuire à son parcours vers la grandeur. En revanche, la femme qui l'aidera sera recueillie et chaste, ne se préoccupant que de son bonheur :

« Elle ne devra jamais penser à elle, mais à vous ; elle ne vous disputera rien, elle n'entendra jamais ses propres intérêts et saura flairer pour vous un danger là où vous n'en verrez point, là où elle oubliera le sien propre ; enfin si elle souffre, elle souffrira sans se plaindre, elle n'aura point de coquetterie

personnelle, mais elle aura comme un respect de ce que vous aimerez en elle
» (Lys).

Pour répondre à cet amour, la comtesse lui conseille de le surpasser : elle devra être pour Félix le monde entier, il ne devra lui donner ni chagrins ni rivaux et ne jamais exciter sa jalousie. En un mot enfin, la comtesse résume ses conseils en une seule phrase : « *les servir toutes, n'en aimer qu'une* » (Lys).

On est donc face à une mère dévouée, qui se sacrifie entièrement pour ses enfants et résiste tant bien que mal au caractère odieux de son mari et aux avances du jeune amant. Ayant la religion comme abris, cette femme dévote prie tous les soirs pour le sort de ses enfants et de Félix. Néanmoins, toutes ces vertus la poussent à réaliser un sacrifice qui finira par saper son état de santé. Après avoir appris que Félix entretenait une relation avec Lady Dudley, la santé de la comtesse commence à se détériorer. Souffrant d'un cancer du mésentère, une maladie incurable à cette époque, elle fait le point sur sa vie dans son lit de mort et réfléchit à sa relation avec son mari, ses enfants, ses parents et Félix. Âgée d'à peine trente-cinq ans, Henriette délire sur son lit, en parlant à Félix de s'enfuir en Italie, de lui faire connaître Paris et ses fêtes, de lui permettre, enfin, de vivre la vie qu'elle n'a pas vécue. Ensuite, en présence de son mari, il s'adresse à lui ainsi :

« Quoique je sois demeurée vertueuse selon les lois humaines, que j'aie été pour vous une épouse irréprochable, souvent des pensées, involontaires ou volontaires, ont traversé mon cœur, et j'ai peur en ce moment de les avoir trop accueillies. Mais comme je vous ai tendrement aimé, que je suis restée votre femme soumise, que les nuages, en passant sous le ciel, n'en ont point altéré la pureté, vous me voyez sollicitant votre bénédiction d'un front pur »
(Lys).

Après sa mort, la comtesse fait le compte de ses secrets envers Félix à travers une lettre d'aveu. Ainsi, elle explique par exemple que sa liaison avec Lady Dudley lui porta un coup fatal : « *Ne vous avais-je pas dit que j'étais jalouse, mais jalouse à mourir ? eh ! bien, je meurs* » (Lys). Toutefois, l'aveu le plus bouleversant est son repentir de ne pas avoir connu l'amour. En effet, elle reconnaît ne pas avoir goûté à l'amour pendant

son mariage. S'étant retrouvé mère à vingt-et-un ans, la rencontre avec Félix dans ladite réception produit une sensation inconnue chez la comtesse : « *Je compris qu'il existait je ne sais quoi d'inconnu pour moi dans le monde, une force plus belle que la pensée, c'était toutes les pensées, toutes les forces, tout un avenir dans une émotion partagée* » (Lys). Madame Mortsauf se retrouve donc dans un état d'âme exalté à chaque rencontre avec Félix, qui s'accroît avec le temps en découvrant la pureté de son âme et ses qualités : « *Quelles délices m'inondèrent en vous trouvant si pur, si complètement vrai, doué de qualités si belles, capable de si grandes choses et déjà si éprouvé ! Homme et enfant, timide et courageux !* » (Lys). Après avoir délivré ce secret à son confesseur, monsieur de la Berge, celui-ci lui conseille de l'aimer comme un enfant en lui destinant Madeleine, de façon à rester pure et qu'il demeure auprès d'elle. Ensuite, elle résume sa vie en disant qu'elle « *fut dès lors une continuelle douleur que j'aimais* » (Lys). C'est ainsi qu'elle vécut désormais, et mourut finalement dans son agonie. Enfin, à part avouer son amour infini pour Félix, elle souhaite qu'il prenne soin de sa famille, monsieur de Mortsauf, Jacques et Madeleine dans la mesure du possible. Ceci pourrait résumer, enfin, le caractère de ce personnage vertueux.

Diane de Maufrigneuse – la femme comédienne, mais femme aimante malgré elle

Née Diane d'Uxelles en 1796 ou 1797, elle fera un prompt mariage en 1814 — âgée d'à peine 17 ans (SPC)— avec le duc de Maufrigneuse et lui donnera un héritier, Georges de Maufrigneuse, l'année suivante (Lotte, 1952, p. 395). Ce fut de part et d'autre un mariage de convenance, où l'assurance économique représentait la raison ultime de l'union au détriment de l'amour : en 1814, le duc de Maufrigneuse avait trente-six ans et était criblé de dettes ; la mère de Diane, son ancienne maîtresse, « *le voyant pauvre mais très bien en cour, lui donna sa fille qui possédait environ cinquante ou soixante mille livres de rente* » (SPC). Ainsi, Diane devenait duchesse et aurait « *vraisemblablement la plus grande liberté* » (SPC).

Dans les premières années du mariage, le duc faisait des dettes, que son père payait toujours, et ruina petit à petit le couple. Pendant ce temps, Diane « *ne put lui persuader de prendre une fille d'Opéra par décorum et par égard pour elle, disait-elle plaisamment* » (SPC). Le duc laissait « *sa femme entièrement libre de ses actions, s'amusait de garnison en garnison et passait les hivers à Paris* » (SPC), en prévenant la

duchesse huit jours à l'avance de son arrivée. D'un « *corps blanc aussi parfait que celui de la Vénus de Canova* », Diane était bien trop jolie, « *un bijou sous son papier de soie* », pour ne pas user et même abuser de cette liberté, accumulant les amants et les dettes, au point d'être ruiné à l'avènement du roi des Français (Lotte, 1952, p. 395).

En effet, la duchesse conserve un album avec les portrait d'« *une trentaine d'amis intimes que le monde avait appelés ses amants* » (SPC). Parmi les plus renommés, on retrouve notamment Maxime de Trailles, de Marsay, Rastignac, le marquis d'Esgrignon, Montriveau, Ronquerolles, le marquis d'Ajuda-Pinto, le prince Galathionne, les ducs de Grandlieu et de Rhétoré, Lucien de Rubempré et le vicomte de Sérisy (Lotte, 1952, p.395). Lors d'un raout chez Mme de Beauséant en 1833, les convives racontent à Daniel d'Arthez :

« [...] *ses premières légèretés avec de Marsay, ses secondes inconséquences avec d'Ajuda qu'elle avait diverti de sa femme en vengeance ainsi madame de Beauséant, sa troisième liaison avec le jeune d'Esgrignon qui l'avait accompagnée en Italie et s'était horriblement compromis pour elle ; puis combien elle avait été malheureuse avec un célèbre ambassadeur, heureuse avec un général russe ; comment elle avait été l'égérie de deux ministres des Affaires étrangères, etc.* » (SPC).

Cette situation se développe à partir de 1819, quand la duchesse commence à fréquenter le monde avec plus d'assiduité. Pendant les quatre années précédentes, elle s'occupait de son fils, « *fière d'avoir cette belle fleur, car Georges était beau... une merveille !* » (SPC). Elle le prodigua de soins, ne laissant la gouvernante l'habiller, le déshabiller ni le changer, car « *ces soins, si ennuyeux pour les mères qui ont des régiments d'enfants, étaient tout plaisir pour moi* » (SPC). Dès lors, elle fait partie de la société très fermée nommée *du Petit Château* et se laisse voir aux bals, comme par exemple à celui donnée par la vicomtesse de Beauséant en 1819 (Lotte, 1952, p. 395).

C'est à partir d'ici que commencent ses aventures amoureuses. L'un des premiers dans sa longue liste d'amants, qu'elle nommait plaisamment « *le recueil de ses erreurs* » (SPC), fut de Marsay, avec qui elle entretint une liaison de deux ans (1820-1821). Lors de cette relation, de Marsay lui apprit à s'habiller avec plus de goût encore,

mais « *il joua avec elle comme avec une poupée [...], elle était trop jeune pour l'aimer d'amour* » (CA). De Marsay, après avoir fréquenté la duchesse pendant deux ans, fut l'une des personnes qui connaissaient mieux la duchesse et pour qui les épigrammes ne manquaient pas de finesse, comme on le verra ultérieurement.

Ensuite viendra Victurnien d'Esgrignon, un jeune aristocrate d'Alençon qui arrive à Paris avec la volonté de redresser la situation de sa famille. Lors de leur première rencontre, Diane « *arborait une toilette de vierge, portait avec une grâce de cygne son col de neige... et lui lançait des regards de madone inviolée* » (Lotte, 1952, p. 395-396). De Marsay, présent lors de ladite rencontre et de son arrangement avec le vidame de Pamiers, prédit à Rastignac son sort : « *Il sera, dit-il, uist ! sifflé comme un polichinelle par un cocher de fiacre* » (CA), en faisant référence à la fortune du jeune homme. En effet, la duchesse s'amouracha du jeune homme, partit en Italie avec lui et compromit sa fortune, car « *elle appartenait à ce genre de femmes qui, sans qu'on sache à quoi, où, ni comment, dévoreraient les revenus de la Terre et ceux de la Lune si l'on pouvait les toucher* » (CA). Il le secourra dans ses ennuis avec la justice ; mais, une fois sauvé, le lâcha aussitôt : « *En danger, Diane avait encore pu voir dans le jeune comte son amant ; mais, sauvé, la duchesse le méprisait comme un homme faible qu'il était* » (CA). Plus tard, en 1832, Diane avoue à son amie la marquise d'Espard qu'il ne l'avait pas aimé, en jugeant que « *la naïveté de d'Esgrignon était une sorte de sottise départementale de laquelle je me suis aperçue un peu trop tard, ou trop tôt si vous voulez* » (SPC).

En 1823, Diane était « *l'une des duchesses les plus aimables, les plus légères de cette époque, et dont les aventures ne firent explosion que cinq ans après* » (CA). D'une beauté éblouissante, un caractère délicieux et d'un goût raffiné, elle disputait le trône de la mode à Paris à la marquise d'Espard et Mme Firmiani, sa cousine. Après avoir disputé « *la fragile royauté de la Mode* » à Mme d'Espard et que Mme Firmiani résigna entre ses mains « *le sceptre des reines de Paris* » à la suite de son mariage, Mme d'Espard le lui arracha en 1824 (In). Ce furent les années de plus grande splendeur pour la duchesse, où elle brillait de toute sa beauté et sa gloire, quoique déjà soupçonnée de quelques légèretés ; mais, en l'absence de preuves, « *elle obtenait le relief que prête à une femme comme à un homme la calomnie parisienne* » (CA). Entretemps, elle se plaisait à « *se perdre* », car il s'agissait pour elle de « *la volupté de l'âme* » (SPC).

Considérée comme « *le premier échelon de l'échelle sociale* » (S&M), elle eut entre 1825 et 1827 une liaison avec Lucien de Rubempré, après son retour à Paris accompagné de l'abbé Carlos Herrera (Vautrin) (S&M). Elle en garda d'enivrantes lettres, écrites à la lueur de la passion, car « *posséder la plus ravissante des duchesses, la voir faisant des folies pour lui, des folies secrètes, bien entendu, ce bonheur avait tourné la tête à Lucien* » (S&M). Cette passion, qui n'est pas plus amplement détaillée dans la *Comédie*, fut interrompu car « *Madame de Sérizy avait enlevé Lucien à la duchesse de Maufrigneuse, qui, dit-on, n'y tenait plus, un de ces mots par lesquels les femmes se vengent d'un bonheur envié* » (S&M). Paradoxalement peut-être, selon la marquise d'Espard, Diane « *a la faiblesse d'aimer beaucoup madame de Sérizy ; mais cela se conçoit, elles ont adoré ce petit imbécile de Lucien presque en même temps, et rien ne lie ou ne désunit plus deux femmes que de faire leurs dévotions au même autel* » (S&M). Quoiqu'il en soit, lors d'une journée de chasse à Rosebray chez le duc de Verneuil en 1829, Diane sut mettre ses charmes en avant vis-à-vis du vicomte de Sérizy, son soupirant à l'époque, « *pour mettre en lumière l'âge de Mme de Sérizy qui, selon la chronique publiée sous l'éventail, lui avait enlevé le cœur du beau Lucien de Rubempré* » (MM).

En 1827, Diane est forcé de réduire son train-de-vie et ses dépenses, et même de vendre le splendide château d'Anzy : « *les prodigalités de la duchesse de Maufrigneuse amenèrent la vente de cette terre magnifique, depuis trois cents ans dans la maison d'Uxelles* » (MD). D'ailleurs, selon Diane, à la suite des tapages que provoqua son aventure avec le marquis d'Esgrignon, sa mère et son mari « *la tenaient en bride comme une femme prodigue* » (SPC). C'est ainsi que commence le retrait du monde pour la duchesse, qui ne poindra de nouveau qu'après la chute de la royauté légitime et le décès de son beau-père (Lotte, 1952, p. 397). C'est alors que Diane, « *la plus habile comédienne de ce temps* » (SPC), subira une transformation dans un nouveau rôle : elle se nomme désormais princesse de Cadignan et se retire du monde pour mener une vie dédiée à la lecture et à marier richement son fils :

« *Elle prit sagement le parti de vivre dans une profonde retraite et voulut se faire oublier... bientôt enterrée dans la princesse de Cadignan, mutation de*

nom inconnue à la plupart des nouveaux acteurs de la société mise en scène par la Révolution de Juillet, et devint comme une étrangère » (SPC).

Dans son isolement, elle ne voyait plus qu'une seule de ses anciennes amies, la marquise d'Espard, et devint pensive. Elle ne disposait plus que de douze mille francs de rentes, elle avait abandonné son hôtel luxueux de la rue du Faubourg Saint-Honoré et se logeait désormais dans un petit rez-de-chaussée, rue du Miromesnil (Lotte, 1952, p. 80). Après une dizaine d'années dédiées au monde « *avec éclat et pour y faire des éclats* » (SPC), en inspirant des passions à tort et à travers et en déboursant sa fortune et ses rentes avec prodigalité, elle se jette dans le monde de la philosophie, elle qui « *avait, durant seize ans, manifesté la plus grande horreur pour les choses graves* » (SPC). Diane lance alors un regard rétrospectif sur son passé et sent que quelque chose manque à son existence. En effet, elle confie à la marquise d'Espard qu'elle n'a point connu l'amour :

« J'étais blasée d'adorations, fatiguée sans plaisir, émue à la superficie sans que l'émotion me traversât le cœur. J'ai trouvé tous les hommes que j'ai connus petits, mesquins, superficiels ; aucun d'eux ne m'a causé la plus légère surprise, ils étaient sans innocence, sans grandeur, sans délicatesse. J'aurais voulu rencontrer quelqu'un qui m'eût imposé. [...] Dans mon cœur vieilli, je sens une innocence qui n'a pas été entamée » (SPC).

C'est alors que la marquise, de connivence avec Rastignac et Blondet, complotent pour présenter la duchesse à Daniel d'Arthez, un écrivain reconnu, devenu homme politique, qui ne fréquentait pas énormément le monde malgré son esprit débordant, car il préférait se cultiver et mener ses travaux acharnés d'écriture et de lecture en ayant connu que les grossièretés de l'amour :

« D'Arthez ne savait rien des charmantes délicatesses de langage, rien des preuves d'affection incessamment données par l'âme et l'esprit, rien de ces désirs ennoblis par les manières, rien de ces formes angéliques prêtées aux choses les plus grossières par les femmes comme il faut. Il connaissait peut-être la femme, mais il ignorait la divinité » (SPC).

D'une part, Rastignac et Blondet font en sorte de titiller l'intérêt et stimuler la curiosité de d'Arthez vis-à-vis de la princesse, en raillant sa sobriété monacale et son manque d'excès ; de l'autre, la marquise dit à la princesse que d'Arthez était l'un des meilleurs amis de Michel Chrestien, à qui elle avait inspiré la plus vive passion entre 1829 et 1832, l'an de sa mort, et qu'elle ferait volontiers les présentations. C'est ainsi que, lors d'un raout organisé par la marquise d'Espard, les deux se rencontrent et que commence leur idylle.

Fidèle à son habileté de comédienne, propre aux plus « *illustres et sublimes trompeuses* » (SPC), la princesse déploie tous ses charmes afin de captiver sa proie : elle lui offre le privilège exclusif de le recevoir chez elle. Ainsi, ils commencent à se voir tous les jours, la princesse soigne ses toilettes et lit les romans de d'Arthez pour lui témoigner de l'intérêt. Cependant, pour la princesse il s'agira certainement d'« *un triomphe sans lutte* » (SPC), qui ne secouera pas les cordes de l'amour ni l'engagera émotionnellement. Elle ira même jusqu'à demander à la marquise de le séduire à son tour pour en faire une compétition.

Munie de sa beauté, « *la seule chose qu'elle eût conservée de son opulence éteinte* » (SPC), la princesse parvient à se présenter comme une femme sainte, victime de ses circonstances, en allant même jusqu'à accuser sa mère d'aimer secrètement son mari et celui-ci de la tromper pour expier ses excès de jeunesse :

« *Qui pourrait croire que la vie se traduit, pour la princesse de Cadignan, par une mauvaise nuit de mariage ; et toutes les aventures qu'on lui prête, par un défi de petite fille à deux épouvantables passions ? Mais personne* » (SPC).

Malgré tout, le tour était joué ; d'Arthez était complètement épris. Elle était aussi sous son charme, mais en le sachant dupé.

Lors d'un dîner chez la marquise, où la princesse n'était pas présente, les convives jugent durement la princesse alors que d'Arthez était face à eux. Parmi les accusations, on retrouve notamment celles du marquis d'Esgrignon, qui affirme que « *la princesse est une des femmes les plus dangereuses chez lesquelles un homme puisse mettre le pied* » (SPC), ainsi que de Maxime de Trailles :

« Chez Diane la dépravation n'est pas un effet, mais une cause ; peut-être doit-elle à cette cause son naturel exquis : elle ne cherche pas, elle n'invente rien ; elle vous offre les recherches les plus raffinées comme une inspiration de l'amour le plus naïf, et il vous est impossible de ne pas la croire » (SPC).

Trois années s'étaient écoulés depuis son retrait du monde et *« avaient jeté leurs tas de neige sur les aventures de la duchesse »* (SPC), mais les convives, dévorés *« de jalousie contre les illustrations littéraires »* (SPC), tâchent de les rappeler à d'Arthez.

C'est ici que survint le moment clé dans la relation entre la princesse et lui. En voyant que la princesse était soumise à un dur procès, d'Arthez intervient soudain en déployant tout son esprit avec des mots qui imposèrent le silence aux accusateurs :

« Le plus grand tort de cette femme est d'aller sur les brisées des hommes [...]. Elle dissipe comme eux des biens paraphernaux, elle envoie ses amants chez les usuriers, elle ruine des orphelins, elle fond de vieux châteaux, elle inspire et commet peut-être aussi des crimes, mais... [pause dans son discours accompagnée d'un silence frappant]

« Mais [...] madame la princesse de Cadignan a sur les hommes un avantage : quand on s'est mis en danger pour elle, elle vous sauve, et ne dit du mal de personne. Pourquoi, dans le nombre, ne se trouverait-il pas une femme qui s'amusât des hommes, comme les hommes s'amusent des femmes ? Pourquoi le beau sexe ne prendrait-il pas de temps en temps une revanche ? » (SPC).

D'Arthez, en ne se laissant pas emporter par les émotions, ni en la défendant machinalement, se gagna le respect des convives et l'amour de la princesse. Avec sa finesse, la princesse sût qu'en réalité il n'avait jamais été sa dupe et que son amour pour elle était immense. Dès lors, la princesse *« passe tous les étés à Genève dans une villa avec le grand écrivain, et revient pour quelques mois d'hiver à Paris »* (SPC). Dorénavant, ses apparitions dans le monde demeurèrent limitées.

Eugène de Rastignac – le parvenu de province ambitieux

Né en 1798 à Charente, près d'Angoulême, le comte Eugène de Rastignac était l'aîné d'une famille de cinq enfants (dont trois garçons et deux filles). En dépit de sa noblesse, la branche cadette des Rastignac est pauvre : elle perd sa fortune à la suite de la Révolution de 1789 et dépend désormais des revenus irréguliers de la viticulture (Lotte, 1952, p. 497). C'est dans ce contexte que, de façon à lui permettre d'étudier le Droit à Paris, cette famille se soumet aux plus dures privations pour lui fournir une pension de mil deux cents francs par an. Toutefois, le comte de Rastignac « *était de ceux qui comprennent dès le jeune âge les espérances que leurs parents placent en eux et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et les adaptent par avance au mouvement futur de la société pour être les premiers à la pressurer* » (PG, Ch. I). Bien que le comte de Rastignac apparaisse dans de nombreux ouvrages, c'est surtout dans *Le Père Goriot* et dans *La maison Nucingen* que l'on retrouve et une caricature détaillée du personnage et son évolution le long de la Comédie.

Rastignac a un visage tout méridional, un teint blanc, des cheveux noirs, les yeux bleus (Lotte, p. 497) ; « *sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bons goûts* » (PG, Ch. I). Arrivé à Paris en 1818, le comte se loge dans la pension Vauquer, une pension bourgeoise où se loge aussi notamment Vautrin, et commence ses études en Droit l'année suivante. Muni d'une lettre d'introduction de sa tante, Mme de Marcillac, qui l'ouvre les portes de l'hôtel de Mme de Beauséant, une noble à la mode qui régnait dans Paris, il fut invité à un bal organisé par celle-ci où il fait la connaissance et tombe amoureux de la comtesse de Restaud. C'est ainsi que commence l'histoire qui le mènera ensuite à tisser des liens avec le père Goriot et ses deux filles, la comtesse de Restaud et la comtesse de Nucingen, ainsi qu'à découvrir une morale jusqu'alors inouïe pour lui, révélée par Vautrin ainsi que par Mme de Beauséant.

Cette morale, qui prône la promotion personnelle à travers le calcul froid et l'utilisation intéressée des gens, initie un conflit intérieur chez le comte. Tout au long de ce roman, il endure ce tourment qui défiera sa perspective sur le monde et façonnera sa personnalité dorénavant. Méconnaissant le mal et « *encore sous le charme des*

croyances jeunes » (PG, Ch. I), ce jeune ne cesse de se surprendre en écoutant des histoires et des raisonnements exposés notamment par Vautrin :

« – Mais, dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un borbier. – Et un drôle de borbier, reprit Vautrin. Ceux qui s’y crottent en voiture sont d’honnêtes gens, ceux qui s’y crottent à pied sont des fripons. Ayez le malheur d’y décrocher n’importe quoi, vous êtes montré sur la place du Palais-de-Justice comme une curiosité. Volez un million, vous êtes marqué dans les salons comme une vertu. Vous payez trente millions à la Gendarmerie et à la Justice pour maintenir cette morale-là. Joli ! » (PG, Ch. I).

Ainsi que par Mme de Beauséant, dont le besoin d’exposer sa vision flegmatique du monde était aiguillonné à la suite d’une souffrance causée par un douloureux mensonge de son amant et de blessantes paroles d’une amie :

« Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N’acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n’avez pas une femme qui s’intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! ne le livrez pas avant d’avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur » (PG, Ch. I).

Ces raisonnements, ainsi que les événements qui se déroulent dans sa vie, mettent les conceptions morales du comte à l’épreuve. Conscient qu’un pauvre étudiant ne peut que difficilement séduire les grandes dames de Paris, comme la comtesse de Restaud, Rastignac s’applique à trouver la façon d’assouvir cette envie pressante qui le démange. Il se dit, par exemple, qu’il pourrait apprendre à tirer et tuer ainsi ses rivaux en duel. Par rapport à l’argent, cependant, l’affaire serait plus compliquée. En y songeant, le comte s’imagine le luxe auquel sont habitués ces grandes dames, ce qui « *lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la tête et la conscience* »

(PG, Ch. I). Rentré dans sa pension, il continue à réfléchir à des façons de se procurer de l'argent et ainsi parvenir à triompher dans le monde. Il se dit : « *Vautrin a raison, la fortune est la vertu !* » (PG, Ch. I).

Dans cet état d'esprit, et après avoir reçu mil cinq cents francs de sa sœur, Rastignac se fait emmener par Vautrin dans le jardin de la pension pour discuter. Malgré sa démarche agressive, Vautrin se montre en protecteur et lui fait une proposition pour gagner un million de francs. Il lit dans la situation de pauvreté du jeune homme, sourit à son ambition et tente de trouver sa part. Après avoir démenti l'attrait d'une carrière en tant que juge ou avocat en raison du peu de reconnaissance sociale et économique qu'elles entraînent, il expose sa théorie pour parvenir :

« *Savez-vous comment on fait son chemin ici ? par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. [...] La corruption est en force, le talent est rare. [...] Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups ; autrement on carotte. [...] Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter ; sachez seulement vous bien débarbouiller : là est toute la morale de notre époque* » (PG, Ch. II).

Ensuite, il lui propose de marier une fille de la pension, dont le père lui octroierait une dot considérable. Ainsi, il disposerait d'un million de francs et pourrait en donner deux cent mille en guise de commission à Vautrin pour avoir arrangé l'affaire. Cependant, cette affaire présente un hic : le père de cette fille prétend léguer toute sa fortune à son fils. Donc, Vautrin se chargerait de le tuer afin de faire de la fille l'héritière unique, car selon Vautrin : « *Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire* » (PG, Ch. II).

C'est à ce moment que ressort la conscience pure du jeune homme. Horrifié par ce possible meurtre, Rastignac rejette la proposition et se met à réfléchir. Tout compte fait, il se dit qu'il veut travailler noblement et ne devoir sa fortune qu'à son labeur : « *Ce sera la plus lente des fortunes, mais chaque jour ma tête reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise* » (PG, Ch. II). Dans sa rêverie, il conclue que « *le cœur est un bon*

guide » (PG, Ch. II). Cependant, cette conscience est teinte de l'envie de parvenir ; depuis sa conférence avec Vautrin, Rastignac se fait tirailler par ces deux morales opposées et se débat entre se bien porter sans faire prompte fortune et se permettre une conscience plus flexible et parvenir plus vite. Aux Italiens, par exemple, il se dit qu'avoir « *une maîtresse et une position quasi royale c'est le signe de la puissance* » (PG, Ch. II). Sa pensée commence ainsi à incorporer le sens tactique propre à Vautrin et laisse d'ailleurs entrevoir son avenir : « *Si madame de Nucingen s'intéresse à moi, je lui apprendrai à gouverner son mari. Ce mari fait des affaires d'or, il pourra m'aider à ramasser tout d'un coup une fortune* » (PG, Ch. II).

Cela dit, en dépit de ses vacillations, Rastignac demeure fidèle à ses convictions dans les actes. Malgré son penchant arriviste, il refuse de prendre part à l'assassinat organisé par Vautrin alors même qu'il favorise ses intérêts. En outre, il ressent une vraie pitié pour le père Goriot. Il reste à ses côtés jusqu'à sa mort et couvre même les frais de son enterrement, alors que ses filles le délaissent pour se rendre à un bal et se montrer au monde dans les plus somptueuses toilettes. C'est d'ailleurs cet événement qui finit par trancher le débat interne du jeune comte. Après avoir enterré M. Goriot sans ses filles, Rastignac se sent dégoûté du rouage parisien et de la fausseté dans les sentiments. En regardant Paris depuis le cimetière du Père-Lachaise, il prononce sa fameuse phrase en référence à Paris et sa société, qui marque la fin de la version naïve et jeune de Rastignac et qui donne naissance au dandy roué, adepte de l'argent et du pouvoir : « *A nous deux maintenant !* » (PG, Ch. IV).

Dès lors, « *il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse : il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux* » (MN). Se conduisant noblement et étant revêtu de probité et de belles manières, Rastignac entreprend la tâche d'utiliser la société afin de pourvoir à ses intérêts sociaux, politiques et financiers. C'est ainsi que, lié avec Delphine et donc attaché à la Maison Nucingen, il commence à faire sa fortune. Cette Maison, dirigée par le Baron Nucingen, le grand loup-

cervier⁵ strasbourgeois expert en finances boursières, servira de tremplin à ses intérêts lors des nombreuses liquidations menées par le Baron.

Cependant, il est important de nuancer cette vision égoïste et pessimiste de la société. Tout en agissant en roué, Rastignac fait preuve de noblesse vis-à-vis de Delphine et de son amour envers elle. En effet, lors de sa première affaire en compérage avec le Baron, qui lui rapporta quatre cent mille francs, le comte « *stipule l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune* » (MN). En outre, Rastignac utilise cet argent pour doter ses deux sœurs, en leur assurant ainsi une aisance économique dans leurs mariages.

Quoiqu'il en soit, après l'épisode du Père-Lachaise, Rastignac devient un roué parisien, « *l'un des jeunes fashionables à la mode de Paris, fréquenta les salons et les théâtres beaucoup plus que l'École de Droit* » (Lotte, 1952, p. 499). Il mène désormais une vie mondaine, développe des liaisons amoureuses parallèles à celle entretenue avec Delphine de Nucingen, se lie d'amitié avec les jeunes dandys à la mode et entreprendra par la suite une longue et fructueuse carrière politique. Parmi ses amitiés, on peut citer notamment Horace de Bianchon, le médecin, et Henri de Marsay, mais aussi Savinien de Portenduère, Raphaël de Valentin, Mme d'Espard, Bixiou, Blondet, le duc de Grandlieu, le comte Laginski, Maxime de Trailles, la Palférine, etc. Entre autres, Rastignac est présent lors des raouts organisés par Mlle de Touches, se rend régulièrement aux Italiens et au Jockey Club, et maintient ainsi une vie et des relations sociales assez complètes.

Concernant sa vie amoureuse, Rastignac entretient une relation de longue durée avec la comtesse de Nucingen. En effet, lié avec elle depuis 1820, ils ne se quittent qu'en 1833 en bons termes. D'ailleurs, cela vaut l'admiration de Mme d'Espard, qui affirme qu'il s'agit d'un des plus longs attachements à sa connaissance (SPC). Cependant, en 1828 il confiait la lassitude de cette liaison à son ami Bianchon, car il avait « *tous les*

⁵ Définition au sens figuré du *Dictionnaire Littré* : « Nom donné, par dénigrement, à ceux qui, spéculant sur les entreprises de l'État et sur les besoins publics, y font de gros gains, et, en général, à tout homme d'argent rapace. »

désagrèments du mariage et ceux du célibat sans avoir les avantages ni de l'un ni de l'autre ; situation fautive, à laquelle arrivent tous ceux qui restent trop longtemps attachés à une même jupe » (In). C'est peut-être pourquoi il essaye par la suite de remplacer la baronne par Mme d'Éspard (In), en 1829 il cherche à se marier à une jeune alsacienne (Pch, Ch. II) et figure parmi les « erreurs » ou ex-amants de Diane de Maufrigneuse (SPC). Malgré sa rupture avec Delphine en 1833, Rastignac reste attaché à la Maison Nucingen en mariant Mlle de Nucingen en 1838, la fille de son ancienne maîtresse (Lotte, 1952, p. 501).

En politique, Rastignac poursuit une carrière qui le mènera jusqu'aux hautes sphères du pouvoir. Ayant déjà fait sa fortune, la Révolution de Juillet 1830 stabilise ladite fortune et lui ouvre les portes du pouvoir politique, lui offrant ainsi la possibilité de satisfaire une ambition secrète (Lotte, p. 501). Entré dans le ministère de de Marsay en tant que sous-secrétaire d'État en 1832, en 1836 il se trouve « *en passe de devenir ministre, pair de France et tout ce qu'il voudra être* » (MN). Cette longue carrière politique, dont on reçoit que de courts aperçus dans certains romans comme *Béatrix* ou *Le député d'Arcis*, nous révèlent qu'il sera trois fois ministres tout au long de sa carrière politique : après avoir occupé le poste de ministre des Travaux Publics peu après 1836, il est nommé ministre pour la deuxième fois en 1839 et son dernier portefeuille ministériel, reçu en 1845, n'est autre que celui de l'Intérieur (Lotte, 1952, p. 502).

En bref, pour conclure la description de ce personnage compliqué d'un point de vue psychologique, qui se définissait lui-même comme « *propre à tout et bon à rien, paresseux comme un homard* » (Pch, Ch. II) tout en recelant une ambition débridée, et après avoir retracé son vécu, ce passage laisse la parole à Bixiou. Ce personnage, qui le connaissait bien et qui était capable de toiser les hommes et sonder leur profondeur, le décrit ainsi :

« Rastignac a tout l'esprit qu'il faut avoir dans un moment donné, comme un militaire qui ne place son courage qu'à quatre-vingt-dix jours, trois signatures et des garanties. Il paraîtra cassant, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans ses projets, sans opinion fixe, mais s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpillera pas [...], Rastignac se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut

charger, et il charge à fond de train. [...] quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciant, il redevient l'homme du midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac, qui peut se lever à midi parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise » (MN).

Henri de Marsay – l'homme d'État

Henri de Marsay représente le prototype de l'homme d'État dans l'œuvre de Balzac. Il apparaît en nombreuses occasions tout au long de celle-ci, notamment dans *La fille aux yeux d'or*, où Balzac fait part de ses origines, son éducation, son train-de-vie et ses traits de personnalité, et bien d'autres comme *La duchesse de Langeais*, *Autre étude de femme*, *Le contrat de mariage*, *Une fille d'Eve*, *Illusions perdues*, *Les secrets de la princesse Cadignan*, etc. Ceci nous permet non seulement de retrouver le personnage dans plusieurs histoires et contextes, mais aussi d'observer son évolution au fil du temps dans sa complexité.

Né en 1792, de Marsay est fils de Lord Dudley et de la marquise de Vordac, qui peu après maria le comte de Marsay. Délaissé par ses parents, c'est son beau-père (le comte de Marsay), sa tante (mademoiselle de Marsay) et peu après un évêque (l'abbé de Maronis) qui prennent en charge l'éducation du jeune homme. Instruit notamment par ce dernier, de Marsay apprend à connaître la société et les hommes, les arts et les manières, les codes des salons et des institutions politiques, le chant et les instruments, comment monter à cheval et manier une arme. Sous ce rapport, il est important de préciser que de Marsay démontrait une capacité extraordinaire dans tous ces domaines, en faisant preuve d'une bonne adresse et d'un élan agressif hors norme. Ou comme le décrit Balzac lui-même, dans *La fille aux yeux d'or* :

« ... Henri avait un courage de lion, une adresse de singe. Il coupait une balle à dix pas dans la lame d'un couteau, montait à cheval de manière à réaliser la fable du centaure ; conduisait avec grâce une voiture à grandes guides ; était leste comme Chérubin et tranquille comme un mouton; mais il savait battre un homme du faubourg au terrible jeu de la savate ou du bâton; puis, il touchait du piano de manière à pouvoir se faire artiste s'il tombait dans le

malheur, et possédait une voix qui lui aurait valu de Barbaja cinquante mille francs par saison » (FYO).

Nonobstant, ceci n'offre qu'un aperçu de son éducation. En effet, de façon à comprendre le personnage, il est nécessaire d'expliquer la philosophie de vie que très vite l'abbé de Maronis est parvenu à lui inculquer. Concrètement, de Marsay « *ne croyait ni aux hommes ni aux femmes, ni à Dieu ni au diable* » (FYO). De Marsay, en tant que future homme d'État, commence à forger ce caractère ferme et froid dans les dernières années de son éducation. Étant sûr de ses qualités et de sa fortune, de son charme et de la force qu'il répand, il ne se laisse entraîner que très rarement dans le monde des sentiments, faisant preuve de son peu d'attache pour les gens et les passions humaines, ne les considérant que des moyens pour parvenir à ses fins politiques ou sociales.

On perçoit ce profond détachement du monde sentimental plus particulièrement vis-à-vis des femmes. Sceptique par rapport au mariage d'amour, causé en partie peut-être par l'histoire de ses parents, de Marsay ne tombe amoureux qu'une fois et se marie postérieurement afin d'accéder à une fortune d'un riche brasseur anglais. Le restant de ses liaisons amoureuses et maîtresses obéit à des fins purement politiques ou jouissives. Quoiqu'il en soit, cette première histoire d'amour est d'une importance capitale pour pouvoir comprendre sa personnalité, raison pour laquelle ce mémoire tient à l'expliquer.

Âgé d'à peine dix-sept ans, de Marsay se lia en amitié avec une future duchesse âgée de six ans de plus que lui (AEF). Enchanté par les embaumes de l'amour depuis six mois, de Marsay vivait dans un rêve, duquel il ne tarderait pas longtemps à s'éveiller. En apprenant que sa jolie maîtresse côtoyait un autre homme, bien plus âgé que de Marsay, celui-ci se rend compte qu'il ne peut faire confiance à cette femme. C'est d'ailleurs à ce moment que de Marsay affirme, après avoir passé une nuit et une semaine compliqués, qu'il s'est « *reconnu homme d'État* » (AEF). Cependant, songeant à une possible vengeance et étant séduit par « *les jouissances d'une si savante tromperie* » (AEF), de Marsay continue à fréquenter son boudoir.

Ce n'est qu'après un deuxième événement que les choses se corsent réellement entre les deux. En visitant un couturier de mode, de Marsay apprend que celui-ci avait

tissé le mouchoir avec ses initiales que la maîtresse lui avait donné en cadeau, et qu'elle prétendait avoir cousu elle-même avec ses cheveux. A ce moment-là, de Marsay dit être sorti « *ayant foi dans le plaisir, mais, en fait d'amour, [être devenu] athée comme un mathématicien* » (AEF).

En effet, deux mois après, il tient une conversation avec sa maîtresse, lui conseillant de marier le duc qu'elle fréquentait. Choquée, elle se révolte et réitère son compromis amoureux vis-à-vis de Marsay, affirmant qu'il était le seul qu'elle « *aime dans le monde* » (AEF). De Marsay répète ses propos, résiste à la future duchesse et conclue l'encontre en faisant une « *si savant retraite* » (AEF) que même le maréchal Richelieu ne l'aurait pas faite la première fois. C'est ici que de Marsay explique l'effet qu'exerce le dénouement de cette histoire dans son for intérieur : « *Quant à mon esprit et à mon cœur, ils se sont formés là pour toujours, et l'empire qu'alors j'ai su conquérir sur les mouvements irréfléchis qui nous font faire tant de sottises, m'a donné ce beau sang-froid que vous connaissez* » (AEF).

A partir de ce moment, il ne cherche que le plaisir chez les femmes et nombreuses maîtresses qu'il aura, les considérant comme des instruments à cette fin. Ainsi, en 1819 il entretient des relations avec Mme de Nucingen, la princesse Galathionne (PG) et achète Coralie, une courtisane, pour soixante mille francs et son plaisir, alors qu'elle n'avait que quinze ans (IP). Plus tard, il fréquente le boudoir de Diane de Maufrigneuse pendant deux ans et il ravit Lady Dudley à Félix de Vandenesse. Selon Fernand Lotte, ces fréquentations s'inscrivent dans la période de 1814 à 1827, où de Marsay « *mena la vie insouciant des dandys à la mode* » (Lotte, 1952, p. 385), où Balzac le décrivait ainsi :

« *... monsieur de Marsay [était un] homme fameux par les passions qu'il inspirait, remarquable surtout par une beauté de jeune fille, beauté molle, efféminée, mais corrigée par un regard fixe, calme, fauve et rigide comme celui d'un tigre : on l'aimait, et il effrayait* » (IP, Ch. II).

En 1827, ennuyé de cette vie, de Marsay sent s'éveiller en lui la passion pour la politique et la conquête du pouvoir. C'est ainsi qu'il l'annonce à son ami Paul de Mannerville, en lui disant qu'« *il vient un âge où la plus belle maîtresse que puisse servir*

un homme est sa nation » (CM), dans une lettre où il révèle sa philosophie politique, ses alliances secrètes et ses idéaux.

C'est dans cette même année, d'après de Marsay lui-même dans cette lettre adressée à Paul, qu'il prévoit le mariage avec miss Dinah Stevens, la fille d'un riche brasseur anglais dont on parlait antérieurement. Il s'agit, selon lui, d'une « *délicieuse vieille fille anglaise, riche de deux cent quarante mille livres de rente, [âgée de] de trente-six ans, élevée dans les meilleurs principes puritains, une vraie couveuse qui soutient que les femmes adultères devraient être brûlées publiquement* » (CM). De Marsay, qui en parle en la méprisant ouvertement, la considère un moyen excellent pour augmenter sa fortune et donc soutenir sa future carrière politique, car il se met « *dans les rangs de ceux qui renversent le système aussi bien que le ministère actuel* » pour « *avoir dans cinq ans un portefeuille de ministre ou quelque ambassade d'où [il] puisse remuer les affaires publiques à [sa] fantaisie* » (CM).

Sous ce rapport, de Marsay est à l'abris des Treize, une association d'hommes aux intérêts politiques partagés. Il en fait part dans cette lettre aussi, nommant quelques-uns de ses associés, comme Ronquerolles, Montriveau, le maréchal de Carigliano, les Grandlieu, La Roche-Hugon, Sérizy, Féraud et Granville, avec qui il prétend détruire le parti-prêtre. Dans ce contexte, il ne refuserait aucune alliance, aussi contraire à ses idées soit-elle : « *Pour triompher, nous irons jusqu'à nous réunir à La Fayette, aux Orléanistes, à la Gauche, gens à égorger le lendemain de la victoire, car tout gouvernement est impossible avec leurs principes* » (CM). Ainsi, l'on découvre les débuts de sa marche dans la politique, sa volonté de fer et son compromis vis-à-vis de sa nation, pour laquelle il s'était figé certaines idées à mettre en œuvre.

Ce n'est qu'après l'établissement de la Monarchie de Juillet, en 1830, que de Marsay réussit à percer en tant qu'homme politique en devenant ministre. En 1833, il fut président du Conseil (Lotte, p. 387). Dans ces postes, de Marsay fait appel à des hommes de son estime, leur confiant des missions secrètes dans le contexte de sa gestion des affaires publiques. Entre eux, on remarque notamment Eugène de Rastignac, ainsi que Maxime de Trailles. Quant au premier, de Marsay affirme que « *ce drôle commence à percer... se lançant comme un cerf-volant* » (CM). Cependant, il conservait des doutes auprès de lui, le sachant allié dans le passé aux familles politiques

qu'il réussit à renverser. En l'ayant vu à l'œuvre, il changera finalement d'idée et ne comptera plus sur ses services (Lotte, p.387). Quant au deuxième, qu'il considérait « *égal en élégance, en tenue et en esprit* », il s'en servit dans plusieurs occasions, notamment lors de l'enlèvement du sénateur Malin de Gontramé, histoire qu'il raconte en 1833 lors d'un raout chez madame de Cadignan (Lotte, 1952, p. 387).

En dépit que sa carrière politique fût de courte durée, car de Marsay meurt dans des circonstances inexplicables entre 1833 et 1834, il la finit en tant que premier ministre (AEF). En dirigeant le gouvernement, Balzac ajoute sur lui qu'il « *n'avait aucune considération pour les auteurs chez lesquels il ne trouvait pas ce que Richelieu nommait l'esprit de suite, ou mieux, de la suite dans les idées* » (FE), en parlant de Raoul Nathan, un jeune journaliste qui voulait chercher sa place dans les affaires politiques mais n'était pas pris « *au sérieux par l'illustre de Marsay* » (FE). Deux mois avant sa mort, il se rend au bal de lady Dudley et fait sa dernière apparition dans le monde. Selon Émile Blondet, un autre journaliste, il laissa « *la réputation d'un homme d'État immense, dont la portée fut [...] incompréhensible* » (FE).

Peu avant cette mort, lors du raout dans lequel il raconta la malheureuse expérience de son premier amour, il partagea avec ses convives ce qu'il entendait par homme d'État ou, d'une certaine manière, l'idée qu'il entretenait sur sa propre personnalité vis-à-vis de son métier :

« L'homme d'État, mes amis, n'existe que par une seule qualité [...] : savoir être toujours maître de soi, faire à tout propos le décompte de chaque événement, quelque fortuit qu'il puisse être ; enfin, avoir, dans son moi intérieur, un être froid et désintéressé qui assiste en spectateur à tous les mouvements de notre vie, à nos passions, à nos sentiments, et qui nous souffle à propos de toute chose l'arrêt d'une espèce de barème moral » (AEF).

Pour conclure la description de ce personnage, de Marsay était très sceptique vis-à-vis des sentiments réels, ne croyant qu'aux intérêts et aux actions qui promeuvent les objectifs. Se sachant d'une beauté apollinienne, d'un ton féminin compensé par sa raillerie, chargée d'épigrammes (qui selon lui résumait un livre en une phrase (AEF)) et d'une volonté de fer, ce dandy parisien avait tout pour plaire et réussir, quoique certains

le méprisent à cause de son « *machiavélisme et haine pour les masses* » (FE). Quoiqu'il en soit, de Marsay était aimé des femmes, influait dans la société par sa pensée et avait des objectifs distingués. Ou comme dirait son ami Paul de Mannerville :

« Henri est la nature la plus parfaitement imparfaite, la plus illégalement belle que je connaisse. Si vous saviez avec quelle supériorité cet homme encore jeune plane sur les sentiments, sur les intérêts, et quel grand politique il est, vous vous étonneriez comme moi de lui savoir tant de cœur » (CM).

Conclusions

« *L'œil incorruptible de Balzac, qui partout est uniquement en quête d'énergie, décèle toujours dans le grouillement des faits le véritable battement de la vie* ».

Stefan Zweig, 1921 (dans Zweig, 1995, p. 18)

Ce mémoire a tâché d'être fidèle à l'esprit de la *Comédie* et à son contenu, sans pour autant réduire sa portée. Compte tenu de sa dimension colossale, un mémoire d'à peine une quarantaine de pages ne peut que difficilement encapsuler toute son étendue. Toutefois, ce mémoire peut introduire un lecteur initié au monde dépeint par Balzac, en obtenant par ce biais à la fois une connaissance du fond et une connaissance de certains personnages clés de l'œuvre. Ainsi, pour les nouveaux lecteurs, la lecture de ce vaste empire littéraire serait pas entamée dans l'ombre, mais en ayant des références qui peuvent faire office de phare et les guider ; pour les amateurs, ce mémoire peut amplifier leur champ de vision sur l'héritage balzacien.

Sous ce rapport, ce mémoire cherche justement à établir des parallélismes entre Balzac, en ce qui concerne sa vie et sa pensée, et son œuvre. Ce n'est pas la première étude et sûrement pas la dernière qui le fera : il est clair que Balzac verse son vécu dans l'œuvre et le portrait de la France de son époque se construit suivant ses desseins et ses conceptions de la société. Tout comme l'introduction de ce mémoire le signale, Balzac ressent une prédilection émotionnelle envers la haute société et les personnages qui sont spécialement âpres à la vie. D'ailleurs, son histoire amoureuse avec Madame Hanska pourrait parfaitement constituer un roman balzacien : après avoir édifié et structuré l'aventure dans toutes ses complexités et avec des personnages aristocrates, en faisant la cour à madame pendant des années et souffrant des vices du procès au passage, le personnage principale, Balzac dans ce cas, parvient à obtenir ce qu'il cherchait et l'histoire finit en drame ; car Balzac meurt peu après leur mariage. Mais ceci pourrait faire l'objet d'un autre mémoire.

En ce qui concerne celui-ci, l'amour et le pouvoir sont soulignés comme facteurs qui configurent le fond de la pensée de Balzac et qui influent dans la création de ses

personnages. Balzac entretenait une conception machiavélique du pouvoir, selon laquelle il faudrait calculer froidement et utiliser tout moyen afin d'avancer dans l'échelle sociale. Pour ce faire et en ce faisant, Balzac met en valeur l'argent et la noblesse —par le patronyme mais pas nécessairement par le caractère— comme moyens pour atteindre le pouvoir. Ainsi, on comprend mieux la philosophie arriviste de Rastignac, qui avance à grands pas dans le monde et s'enrichit en compéragé avec le baron de Nucingen après s'être dépouillé de ses croyances jeunes. Mais aussi de Marsay : l'illustre jeune homme issu d'une famille aristocrate anglaise n'a aucun scrupule quand il s'agit de défendre ses intérêts et d'accroître son influence dans les hautes sphères de l'État.

Par rapport à l'amour, on retrouve chez Balzac une dichotomie entre la poursuite de l'amour absolu et de l'amour par la chair, tout en concevant la combinaison des deux comme l'aboutissement des aspirations romantiques des hommes. Pour le coup, donc, Balzac conçoit l'amour comme un idéal auquel aspirer, car il agrandit l'âme et lui permet de s'élever ; cependant, l'homme est perpétuellement confronté à la volonté d'assouvir ses désirs immédiats en fait de plaisir, raison pour laquelle il ne parvient pas toujours à poursuivre l'amour sur le long terme. Ainsi, l'on comprend l'existence de personnages aussi différents que complémentaires dans l'œuvre comme madame de Mortsauf, pour qui l'amour que professe Felix de Vandenesse est immense et chatouille les sens, ou la duchesse de Maufrigneuse, avec qui plusieurs acteurs de cette *Comédie* s'élancent dans la débauche des plaisirs voluptueux et charnels.

En combinant les deux conceptions, en matière de pouvoir et en amour, on découvre un fond de pensée chez Balzac qui explique comment se bâtit une partie —il est important de le réitérer— de la *Comédie*. Ses personnages, qui ont « *des muscles plus forts, une éloquence plus véhémence, des passions plus énergiques, une vie plus vivante, quoique plus rapide, que n'en ont les autres* » (Zweig, 1995, p. 14), comme le fait aussi observer Baudelaire, se mélangent dans un tourbillon social où il s'agit de satisfaire toutes les aspirations, surtout en fait de pouvoir et plaisirs en ce cas. C'est ainsi que l'on comprend que certains personnages songent à se marier richement, à s'élever socialement, à s'enrichir rapidement, s'abandonnent aux plaisirs voluptueux, etc. en

s'acheminant toujours vers l'accumulation de pouvoir, argent et amour, trois aspects qui souvent vont de pair chez les personnages et permettent les autres.

En édifiant un monde parallèle sur ces socles sociaux, ainsi que beaucoup d'autres en matière d'argent ou idéologie par exemple, Balzac a laissé en héritage culturel un recueil d'une société qui n'existe plus que dans les livres d'histoire et la mémoire collective ; et c'est précisément dans cette dernière où l'influence de Balzac est plus patente : les histoires et les personnages de la *Comédie* habitent l'imaginaire des français et des lecteurs balzaciens éparpillés dans le monde. On associe involontairement les délinquants qui résistent au système avec bravoure et par passion à Vautrin ; les jeunes romanciers qui peinent à se faire une place dans le monde littéraire nous rappellent Lucien de Rubempré ; les hommes d'État sans scrupules ressemblent à de Marsay, les femmes vertueuses à madame Mortsau et les courtisanes à la duchesse de Maufrigneuse ; et dans la langue française on emploie couramment le terme Rastignac pour faire référence à un arriviste. Pour en citer que six des deux à trois mille types de gens qui peuplent une époque, comme l'estimait Balzac (Balzac, 1842b).

C'est pourquoi s'interner dans le monde balzacien n'est pas juste un loisir délicieux et un exercice d'apprentissage d'histoire, de théories morales, de psychologie, de l'amour, de la gloire, du pouvoir et, plus généralement, des mécanismes ou rouages qui régissent une société, mais surtout de la société française en tant que telle et en tant que société imaginée ; car le passé influence le présent et le produit. L'auteur de ce mémoire, donc, se retire en conseillant vivement la lecture de la *Comédie* et en s'appropriant lui-même à continuer la sienne. Mais avant de prendre congé, il laisse la parole en guise de fermeture à Stefan Zweig, une autre éminence de la littérature, qui résume quelques-unes des pensées partagées :

« L'œuvre de Balzac est immense. Dans ses quatre-vingts volumes vit toute une époque, tout un univers, toute une génération. Jamais avant lui n'avait été méthodiquement tentée une entreprise aussi grandiose ; jamais l'audace d'une volonté surhumaine ne fut mieux récompensée. Les dilettantes, ceux qui, pour se délasser, cherchant le soir à oublier le monde mesquin de leur existence veulent de nouvelles images et de nouvelles âmes, trouvent chez Balzac toute l'excitation qu'il leur faut et un théâtre varié ; les dramaturges

y trouvent matière à cent tragédies ; les savants, une foule de problèmes et d'idées — négligemment jetés comme les miettes de la table d'un homme plus que repu ; les amoureux y trouvent une ardeur d'extase pour ainsi dire idéale. Mais l'héritage le plus riche est encore pour les poètes » (Zweig, 1995, p.34).

Romans de Balzac

Balzac, H. d. (1830). *La peau de chagrin*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1834). *Ferragus*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1834). *La fille aux yeux d'or*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1835). *Le contrat de mariage*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1835). *Le Père Goriot*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1836). *L'interdiction*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1837). *La Maison Nucingen*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1837). *Le cabinet des antiques*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1839). *Une fille d'Ève*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1840). *Les secrets de la princesse de Cadignan*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1842). *Autre étude de femme*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1842). *Le lys dans la vallée*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1843). *Honorine*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1843). *Illusions perdues*. Paris : Furne.

Balzac, H. d. (1844). *La muse du département*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1844). *Modeste Mignon*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1845). *La cousine Bette*. Paris: Furne.

Balzac, H. d. (1854). *Le député d'Arcis*. Paris: Furne.

Bibliographie

Balzac, H. d. (1842b). *L'avant-propos de la Comédie Humaine*. Récupéré sur La bibliothèque électronique du Québec: https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac_00_Lavant_propos_de_la_Comedie_humaine.pdf

- Baudelaire, C. (1852). *Curiosités esthétiques ; l'art romantique et autres oeuvres critiques*. Paris: Norph-Nop.
- Etkind, E. G. (1982). *Un art en crise: un essai de poétique sur la traduction poétique*. Lausanne: L'Âge d'Homme.
- Gautier, T. (1859). *Honoré de Balzac*. Récupéré sur Projet Gutenberg: <http://www.gutenberg.org/files/53399/53399-h/53399-h.htm>
- Lotte, F. (1952). *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la comédie humaine*. Paris: Librairie José Corti.
- Mauprat, A. (1991). *Honoré de Balzac: un cas*. Paris: La Manufacture.
- Picon, G. (1956). *Balzac par lui-même*. Paris: Éditions du Seuil.
- Rodríguez Martín, R. (2006). Balzac. ¿Evolución política o un político calculador? *Thélème: Revista Complutense de Estudios Franceses*, 8.
- Studyrama. (2006). *Biographie de Balzac*. Récupéré sur http://www.studyrama.com/IMG/pdf/biographie_Balzac.pdf
- Zweig, S. (1995). Balzac. Dans *Trois maîtres* (pp. 7-35). Paris: Livre de Poche.